



Article scientifique

Article

1983

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La territorialité mal aimée et/ou mal comprise ou les avatars d'une notion
mal aimée et/ou mal comprise

Raffestin, Claude

How to cite

RAFFESTIN, Claude. La territorialité mal aimée et/ou mal comprise ou les avatars d'une notion mal aimée et/ou mal comprise. In: Espace géographique, 1983, vol. 12, n° 4, p. 305–306. doi: 10.3406/spgeo.1983.3859

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:4327>

Publication DOI: [10.3406/spgeo.1983.3859](https://doi.org/10.3406/spgeo.1983.3859)

LA TERRITORIALITÉ MAL AIMÉE ET/OU MAL COMPRISE OU LES AVATARS D'UNE NOTION MAL AIMÉE ET/OU MAL COMPRISE

Claude RAFFESTIN

Université de Genève

Il y a quelque temps de cela, à l'occasion d'une discussion avec un groupe d'amis géographes (ils se reconnaîtront s'ils lisent ces lignes), j'ai déclenché, sans le vouloir, de vives irritations pour avoir utilisé la notion de territorialité. A mon grand étonnement, j'ai dû constater, et par conséquent admettre, que beaucoup de géographes francophones ignoraient, voulaient ignorer ou refusaient purement et simplement le terme de territorialité. Pourquoi ? Parce qu'il est flou et contaminé par divers autres usages. C'est vrai mais alors il faudrait renoncer à la moitié (voire davantage) des notions géographiques que nous utilisons couramment. Une chose est sûre, le mot territorialité (territoriality) est beaucoup plus employé par les auteurs anglo-saxons ou par ceux qui se rattachent d'une manière ou d'une autre à la tradition anglo-saxonne comme c'est le cas, par exemple, pour Torsten Malmberg qui a écrit *Human Territoriality* publié chez Mouton en 1980.

Auparavant, il me semble indispensable de revenir sur un problème de sémantique qui a son importance. J'appartiens à cette catégorie de gens qui ne croient pas aux querelles de mots; je crois que toute querelle sémantique révèle des prises de conscience différentes qu'il est toujours indispensable d'explicitier. Parler de querelles de mots c'est dévaloriser le plus merveilleux instrument que les hommes ont inventé, à savoir le langage. Il n'y a pas de querelles de mots, il n'y a que de mauvais usages de la langue (parle-t-on d'une querelle d'instruments?).

Le mot territoire provient du latin « territorium » et émerge au XIV^e siècle. Son utilisation demeure néanmoins rare jusqu'au XVIII^e siècle. Le mot territorialité, qui apparaît en 1845, exprime ce qui fait proprement partie du territoire. Ses connotations juridiques sont évidentes dans des expressions telles que « la territorialité des lois » ou « la territorialité de l'impôt ». Par une dérive sémantique qui révèle davantage un besoin social qu'une dénaturation linguistique, le mot territorialité a pris le sens de « ce qui a trait au territoire ». Faut-il s'insurger ? Ce serait une attitude de grammairien censeur que ne partagerait certainement pas un linguiste régulateur.

Cela étant dit, il n'en demeure pas moins que la notion

de territorialité est, dans le domaine géographique, polysémique : elle revêt, au moins, trois acceptions qui se réfèrent respectivement à la défense, à l'appropriation et à la relation à l'altérité (dans le sens de ce qui est autre). Défense et appropriation proviennent en droite ligne des préoccupations des naturalistes et ont été mises en circulation dans les sciences de l'homme par des « social scientists » tels que Edward Hall dans sa *Dimension cachée*. La relation à l'altérité est plus large mais plus efficace à petite qu'à grande échelle. L'inverse est vrai pour les deux autres définitions.

Comment T. Malmberg s'est-il situé dans sa *Human Territoriality*? D'entrée de jeu, je dois prendre parti non pas pour ou contre le livre mais « pour et contre ». Étrange logique du tiers non exclu comme dirait Lupasco mais logique nécessaire car l'ouvrage de Malmberg me donne l'occasion d'attirer l'attention du monde francophone sur des pratiques scientifiques qui ne sont rien d'autre que des rapports de pouvoir inter-linguistiques et inter-paradigmatiques. La place occupée par les auteurs francophones se situe entre 1 et 2% et encore Malmberg rend surtout hommage aux « valeurs sûres » parmi les géographes : Beaujeu-Garnier, Chabot, Deffontaines, Lavedan. Il en va de même pour les sociologues avec Chombart de Lauwe et les historiens avec Fustel de Coulanges. Bien sûr Lévy-Bruhl, Massignon, Lévi-Strauss, Bourlière, Sivadon, Vallois méritent, sans nul doute, une place pour leurs apports. Mais vraiment, les sciences de l'homme pouvant inspirer des recherches sur la territorialité sont-elles confinées, dans les pays francophones, à ces auteurs ? De deux choses l'une : ou bien T. Malmberg ignore par méconnaissance les contributions plus récentes (j'en doute) ou bien T. Malmberg en choisissant des auteurs anciens élimine les sciences de l'homme francophones au profit des anglo-saxonnes que, bien que suédois, il représente. Je ne veux pas conclure. Mais ce qui est certain, c'est que, compte tenu de la nature de l'ouvrage de Malmberg, dans l'un ou l'autre cas il y a matière à mise en cause. En effet, si Malmberg avait défendu une thèse, nul ne pourrait lui reprocher ses sources, mais, en fait, Malmberg a voulu faire œuvre de synthèse et c'est à cause de cela qu'il est critiquable.

Dès lors, la logique du tiers non exclu s'impose : il s'agit tout à la fois d'un livre considérable par ce qu'il met à notre disposition l'apport anglo-saxon, et partiellement allemand, sur le sujet de la territorialité, et d'un livre « dérisoire. » (mot à prendre dans son sens étymologique) car il se moque et bafoue les apports francophones et hispanophones sur le sujet. Personne n'est tenu de savoir lire dans ces langues mais une note introductive à la bibliographie aurait pu lever le malaise que j'ai éprouvé et qui persiste. On l'aura compris : il s'agit d'une synthèse anglo-américanocentriste du point de vue des sources.

Mais qu'est-ce donc que la territorialité ? Malmberg passe en revue les définitions de Soja et de Altman. Pour le premier, la territorialité est « a behavioural phenomenon associated with the organization of space into spheres of influence or clearly demarcated territories which are made distinctive and considered at least partially exclusive by their occupants or definers ». Pour le second le « territorial behaviour is a self/other boundary-regulation mechanism that involves personalization of or marking of a place or object and communication that is « owned » by a person or group » (p. 10). Dans la définition de Soja, la « défense » est centrale; dans celle d'Altman c'est « l'appropriation ». C'est le sens étroit en provenance directe de l'éthologie animale, mais étendu à l'éthologie humaine. Au sens large, « the study of human territoriality is the study of human behavior » : formulation de Schefflen and Ashcraft qui n'emporte pas l'adhésion de Malmberg. Pourtant, au sens large, c'est la plus adaptée car il faut savoir se dégager de la notion de « territoire matériel ». Tout système, qu'il soit concret ou abstrait, avec lequel on entretient des relations est un « territoire ».

Il est particulièrement évident que Malmberg procède, en matière de territorialité humaine, par analogie et transposition d'éléments propres à la territorialité animale à laquelle il consacre quelques passages dans son livre dont l'essentiel est constitué par l'étude des « territoires humains ». L'analogie et l'homologie sont très sollicitées pour l'analyse des divers types de territoires occupés par l'homme.

D'une manière systématique, Malmberg prend en compte les « primitives territories », les « rural territories », les « urban territories » et les « spécial territories ». Chacune de ces catégories est considérée à travers des échelles variées qui vont de la mégalopolis à la tombe en passant par le jardin public et le quartier par exemple, relativement à la ville.

Les notions de frontière et de marquage sont traitées avec originalité et l'on apprend des relations intéressantes entre territoire et criminalité (p. 97). Riche, l'ouvrage n'omet pas de faire la part des nouveautés : le « territory is thus a semiotic phenomenon » (p. 231). Il se termine sur des problèmes fondamentaux tels que la sécurité et l'anxiété, la régulation démographique, le surpeuplement et ses symptômes.

Cela dit, la conception même de l'œuvre de Malmberg est baroque dans la mesure où elle intègre des banalités qui traînent partout et des nouveautés qui sont mises sur le même plan alors qu'il aurait fallu les privilégier. L'intérêt est la mise au point qui devrait inciter les géographes francophones à se pencher sur cette notion de territorialité qu'il est urgent de traiter à part entière dans les sciences de l'homme car c'est une notion intéressante et riche.